

Nazareth, *La Galilée*

Pour Pierre Loti, le voyage en Terre Sainte se double d'une quête spirituelle où Nazareth apparaît dans toute sa poésie comme dans un conte lointain...

Il y a une demi-heure environ que nos chevaux montent, lorsque Nazareth, encore un peu lointaine, se découvre à nous. Une bourgade mélancolique, étagée à mi-côte et enfermée, presque sans vue, dominée de partout par des hauteurs heureuses. Des monastères, des églises, des cyprès : sur les maisons, beaucoup plus de toitures en tuiles rouges que des terrasses arabes, Nazareth, contrairement à Djénin, étant surtout peuplées de chrétiens. La plaine d'Esredon, la mer d'herbages que nous avons laissée au-dessous de nous, pénètre jusqu'ici comme dans une sorte de petit golfe fermé, vient étendre au pied de cette patrie de Jésus une immobile nappe verte. Et, depuis des siècles, c'est tout ce que regarde Nazareth, ces bas-fonds tapissés d'orges, ces champs resserrés entre d'arides collines.

Au bord du chemin, un rocher s'avance comme un toit, forme une sorte de petite caverne qui, depuis des temps incalculables probablement, sert aux passants d'abri contre la pluie ou le soleil ; la voûte en est toute noircie par les feux des bergers. Nous nous arrêtons là, nous aussi, pour y prendre, à l'ombre, le dîner du milieu du jour, en attendant que passent nos mulets de charge, attardés dans les terres molles de la plaine. Et, sitôt que nos tapis d'Orient sont étendus sur le sol de la grotte, cela devient un charmant lieu de repos et de songe ; les contours de l'espèce de baie de pierre sont tous liserés d'anémones rouges qui, vues de l'ombre où nous sommes, éclatent au soleil comme du feu ; et par cette ouverture bordée de fleurs, nous dominons un pays de fleurs, des lointains des fleurs ; un revêtement de lin rose est jeté sur les tranquilles montagnes qui s'étendent devant nous, immuables depuis des âges historiques – et jadis sans doute longuement contemplé par Jésus...

Pages choisies des auteurs contemporains, Pierre Loti, Paris, Ed. Calmann-Levy, 1897, p. 345-346